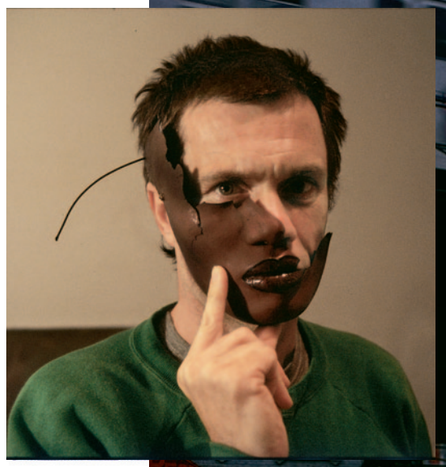
De Goude et des couleurs

DEPUIS SON ENFANCE, L'ARTISTE CHANTE EN IMAGES LA GLOIRE DU MÉTISSAGE ET SE JOUE DES CLICHÉS.

Par Serge Raffy



CI-DESSUS : *LE NOIR*, NEW YORK, 1983. CI-CONTRE : *LATIN NEW YORK*, WILLIAMSBURG, BROOKLYN, 1975.

Photos "Tout Goude", Ed. La Martinière 2005

Toujours la même dégaine de poulbot sorti d'un fanzine des années 50. Toujours le même sourire adolescent. Et cet art de raconter sa vie artistique au gré de ses éblouissements amoureux. Fusion et confusion. Il vous glisse dans un murmure : "Toute femme est un voyage…" Une planète magique ? Un continent. Une terra incognita. Depuis quarante ans, Jean-Paul Goude joue les explorateurs de l'univers féminin, avec ses knickers et son look de Tintin. L'arme de ce Livingstone des anatomies : son crayon. Ce ludion très Arts-Déco n'a qu'un seul carburant : les beautés fatales en couleur. Il les aime, les vénère, les idolâtre. Il ne s'en cache pas : chacune de ses passions correspond à une période particulière de sa créativité. Toukie, Radiah, Grace, Farida, Karen, toutes celles qui partagent sa vie sont victimes de la "French correction", concept goudien qui fait chavirer le New York des années 70. Idée simple : la réalité mérite bien quelques retouches, quelques corrections. Pourquoi pas les femmes ? Ainsi, toutes les fiancées du ludion deviennent égéries, icônes, reines designées, mutantes passées au crible postcubiste de ce maître de ballet bondissant. Goude, à travers ses modèles, n'en finit pas de visiter la magie des comédies musicales américaines d'après-guerre. La référence suprême selon lui ? *West Side Story.*

TOUT HOMME N'A QU'UN MESSAGE

Celui de Jean-Paul Goude est tout entier contenu dans le somptueux livre-bilan *Tout Goude*, qu'il publie avec Patrick Mauriès [1]. Que dit-il ? Qu'au fond, depuis sa plus tendre enfance, il chante la gloire du melting-pot, du métissage, de la tolérance. En souvenir d'une mère américaine danseuse de revue, qui croyait que la vie était une fête et que la plus grande artiste de tous les temps était Joséphine Baker. "Je suis un gosse de Saint-Mandé qui a passé son enfance à côté du musée des Colonies, tout près de la Porte Dorée, à Paris, confie-t-il. Là, j'admirais les fresques murales qui représentaient des tribus venues d'ailleurs. Tout mon imaginaire s'est fixé sur ce monde d'avant la décolonisation." La suite ? Une réussite vertigineuse. Directeur artistique du magazine *Esquire* – où il dirige Andy Warhol et des maîtres de la photo de mode tels qu'Irving Penn et Richard Avedon –, Jean-Paul Goude surfe sur la vague miraculeuse de la publicité des années 70 et 80. Lee Cooper, Kodak et Chanel le font roi. C'est l'ère des Kodakettes, ces enfants abeilles à la démarche de Teletubbies à rayures, qui symbolisent l'époque de la vitesse et de la jubilation. Ou encore le lion de Perrier, rugissant dans un décor de savane très zoo de Vincennes. "Pour moi, c'était un jeu formidable, presque une récréation, poursuit-il. Faisant partie intégrante de mon univers artistique, la publicité était un médium comme un autre. J'y exprimais mon imaginaire sans réserve. Durant les années 80, l'énergie du melting-pot me portait. Comme dans un rêve. Je pouvais faire du disco en y intégrant mes références cubistes, constructivistes ou même parfois l'expressionnisme allemand, à la Fritz Lang. Mes histoires avec Grace Jones, ou avec Farida, ont été des moments de créativité intense. Je pouvais mêler mes passions, mes goûts, mon amour de la danse, du mouvement, du rythme, avec mes goûts picturaux. Hélas, aujourd'hui la publicité a évolué. Le marketing a pris le pouvoir et les exigences des décideurs ont changé. Mais je suis encore un privilégié : je continue d'avoir une totale liberté, par exemple, avec les Galeries Lafayette, dont le p-dg me permet encore de recycler mes fantasmes personnels."

GOUDE, DERNIER DES MOHICANS ?

Jusqu'au défilé du bicentenaire de la Révolution française en 1989, moment féerique où il transforme un défilé militaire en une véritable parade digne de Lewis Carroll. Goude sur les Champs-Elysées, c'est *Alice au pays des merveilles*. Ces dernières années, il s'était fait un ➪

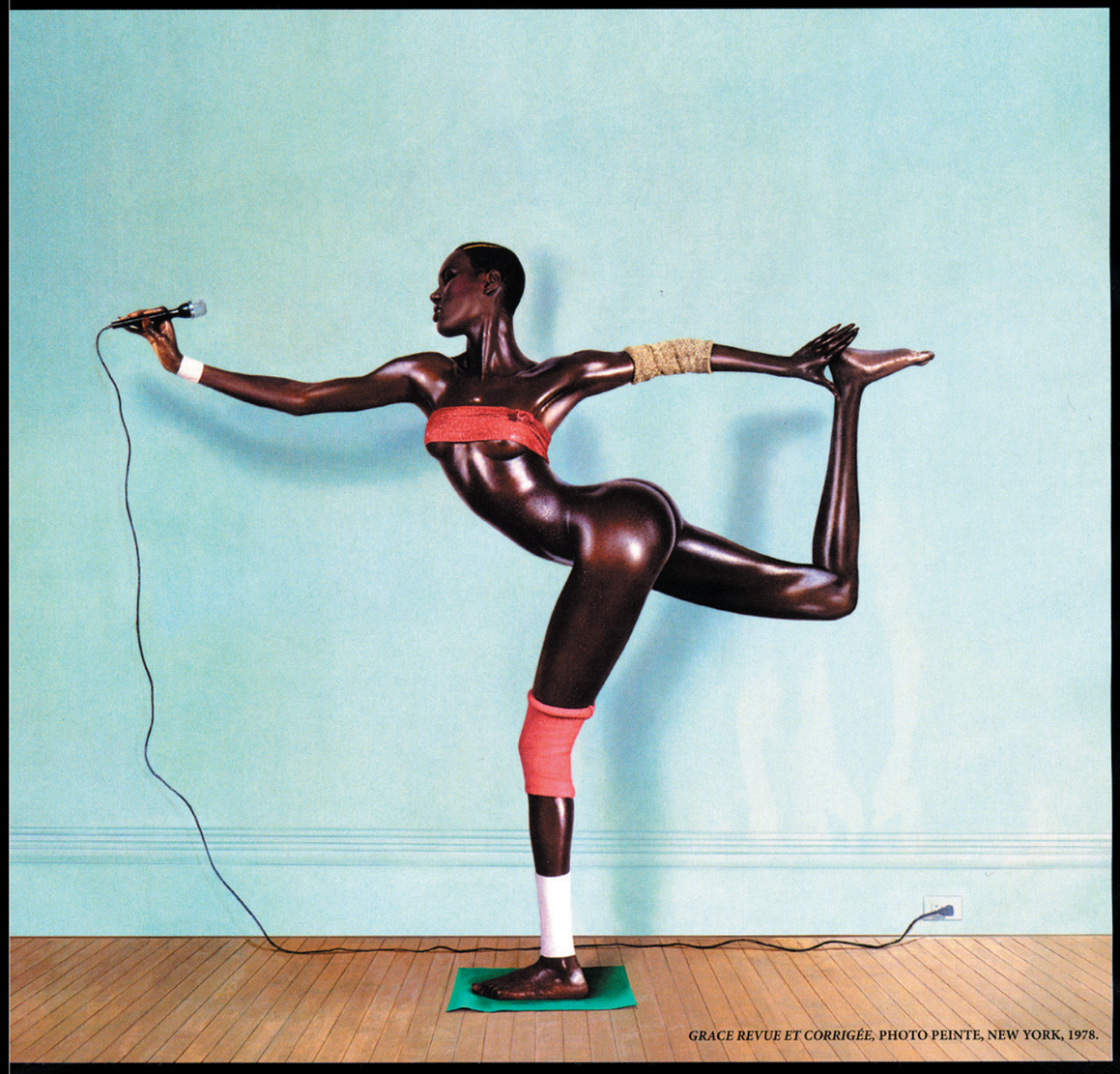
1982, j'étais sidéré par la légèreté de tous mes copains de gauche sur les phénomènes ethniques qui commençaient à apparaître, rappelle-t-il. La frustration, la ghettoïsation, le repli communautaire, tout cela existait déjà de l'autre côté de l'Atlantique. J'avais navigué dans les différents ghettos new-yorkais, mais il y avait toute une réalité française que j'ignorais, le phénomène beur, en particulier. Farida, avec qui j'ai vécu alors, m'a permis de comprendre. Elle venait des Minguettes. En France, Harlem restait un fantasme, un exotisme, avec ses coupe-gorge, mais aussi avec le funk et le jazz, et puis ensuite le rap. Mais, moi, je n'ai jamais adhéré aux idées des Black Panthers, comme de nombreux intellectuels français. Pour moi, le débat sur les méfaits et les bienfaits de la colonisation, c'est le politiquement correct anglo-saxon qui débarque chez nous. Lors de l'Exposition universelle qui s'est tenue au bois de Vincennes, au début du siècle dernier, une femme indienne est venue danser à Paris avec d'autres membres de sa tribu. Les gens qui sont venus la regarder étaient des amateurs d'exotisme, des 'colonialistes' qui venaient au zoo. L'Indienne est tombée amoureuse d'un journaliste français, avec qui elle a vécu. Dans un livre de mémoires, elle raconte qu'elle ne s'est jamais sentie humiliée à cette expo : elle était très fière de présenter sa culture sur un autre continent. En même temps, elle a découvert d'autres cultures, d'autres mondes, qui l'ont transformée. Ma sensibilité va vers ce genre d'histoire, le métissage, le melting-pot, le télescopage, et non pas le repli sur soi, l'anathème, l'excommunication. Or, je sens que nous glissons dans cet état d'esprit et je n'aime pas ça.

DESSIN EXTRAIT DU CARNET DU BICENTENAIRE, PARIS, 1988.

AZZEDINE ET FARIDA,
TIRAGE PHOTOGRAPHIQUE
DÉCOUPÉ ET RUBAN ADHÉSIF.

Contrairement à ce qu'on raconte, je ne fais pas l'apologie de la négritude, au sens politique du terme. Je ne l'ai jamais fait, ni d'aucune autre 'ethnitude'..." Goude, enfant de l'universalisme, apôtre de l'échange et du brassage vit avec une femme franco-américaine d'origine coréenne, qui lui a fait découvrir un autre colonialisme, venu du Japon. "La Corée a vécu l'invasion japonaise, avec son cortège d'horreurs, explique-t-il. Dans notre maison de Belleville, je vis avec le fantôme de la dernière souveraine coréenne, la reine Min, assassinée par les Japonais. C'est elle que je représente sur la couverture du livre, sous les traits de ma femme. Ce spectre hante les consciences et vient demander des comptes pour les atrocités commises. Mais là encore, j'en fais un personnage pop, au sens populaire du terme." La vengeance selon Goude ? Une petite poupée asiatique, une Barbie orientale sortant d'une caisse de bois remplie de paille. Comme au temps des colonies. Quand les Chinois, l'an dernier, l'ont invité pour lui proposer de devenir le maître de ballet des jeux Olympiques de 2008, il n'a pas supporté les apparatchiks. Il s'est enfui. Effrayé par la violence des sourires en coin et des peurs sur les visages. Il ne fera jamais les Jeux de Pékin. Il pressent qu'ils marqueront une drôle d'époque. Il préfère créer, pour les Galeries Lafayette, le personnage d'une jeune femme, coiffée d'un chapeau en cartes, inspiré des chapeaux vietnamiens, transformé en toit rouge. Dans la publicité, la dame est sous la pluie. Elle est nue, grelotte sous un imperméable transparent. Dans une poche, on aperçoit un nounours qu'elle protège du déluge. Sauvez les enfants… ●

(1) "TOUT GOUDE", *de Jean-Paul Goude, avec la collaboration de Patrick Mauriès, Editions de La Martinière, 2005, 360 pages et un DVD, 70 €.*



GRACE REVUE ET CORRIGÉE, PHOTO PEINTE, NEW YORK, 1978.

peu oublier, accaparé par un projet de long métrage très personnel. Sans cesse retardé. Le film de sa vie. Une tragicomédie qui raconte les aventures d'un jeune Français catapulté dans le monde des beautiful people new-yorkais. Un titi parisien embarqué dans une love story sulfureuse avec une fille à la peau d'ébène, genre Grace Jones. Mais la production n'a pas suivi. Trop cher. Trop fou. Trop décalé. Un monde selon Goude. Hyperbolisé, surréaliste, enfantin, rythmé comme une chanson de Trenet. Entre Fellini et Jacques Tati. Pas toujours du goût de ses interlocuteurs. Il en souffre. Mais il préfère se taire et attendre la bonne vague. Pourquoi changerait-il ? "J'ai toujours défendu l'artifice, insiste-t-il. Pour moi, la mode, ou l'art tout simplement, consiste à prendre ce qui est là, à le révéler, en l'exagérant, le variant, le sublimant, quitte à toucher aux limites d'un certain comique."

DE NEW YORK À BELLEVILLE

Le XXIe siècle est tombé comme le couperet d'une guillotine. L'ère de la jubilation, du libertinage, de l'avenir radieux prend un coup de vieux. Comment réagir ? Le 11 septembre 2001, Goude est à New York. Au moment de l'impact du premier avion sur le World Trade Center, il s'apprête à embarquer dans un hélicoptère pour filmer le quartier de Wall Street pour une publicité. Le vol est annulé. Le monde vient de basculer. Il observe l'impensable depuis la terrasse d'un gratte-ciel. Un monde vient de s'écrouler. Il est aux premières loges. Depuis cette date, il n'a plus travaillé à New York et s'est définitivement installé à Paris, à Belleville, où il vit avec sa femme, Karen, et leurs deux enfants, âgés de 7 et 10 ans. Goude se replonge dans la société française. Les émeutes de novembre 2005 ne le surprennent pas : "Depuis mon arrivée à Paris, en

Photos et illustration "Tout Goude", Ed. La Martinière 2005

N°1 mars 2006